

Françoise Guérin

## Coma

Au commencement était la nuit. Le néant, le chaos, l'absence.

Rien à voir, rien à dire, rien à ressentir.

J'étais loin. Si loin déjà que l'univers n'avait plus de contour. Il n'était qu'incertitude mouvante et je flottais, seule, dans l'immensité du rien, insignifiante et pourtant...

Pourtant je te savais là. Depuis les limbes obscurs, je devinais ton regard sur moi. Je baignais sans pensée, dans ce monde du besoin, pas encore de l'envie. Royaume de l'invisible où la douleur même était abolie.

Parfois, l'écho d'une voix transperçait le silence. Parfois seulement.

Au commencement était donc l'infiniment lointain, l'infiniment dérisoire, presque l'absence. De mon enveloppe fracassée montaient de longs frissons réguliers, un souffle qui n'était pas le mien. Eparpillée, brisée, répandue comme poussière d'astres déchus, j'étais privée de sens, de temporalité. Mais tu étais là. Je te sentais sans te voir. Tu attendais. Quelquefois, une sensation perçait le rien qui me servait d'écorce et un son, un parfum, un peu de quelque chose sans nom flottait jusqu'à moi. Je m'y accrochais et cette chose dérivait avec moi.

Au commencement était la nuit, l'informe, l'impensable. Et rien. Rien, à part cette étonnante promesse de quelque chose en devenir. Mais ta présence se muait en rendez-vous. Tu étais là, tu disparaissais. Tu étais là, tu n'y étais plus... Tes allées et venues scandaient l'univers et je commençais à t'attendre. Des voix me parvenaient. Voix de femmes, vigoureuses ou molles, éparses. Voix d'homme familière. Ta voix. Les mots me visitaient, me hantaient de leur

insignifiance. Quelquefois, l'un d'eux explosait de sens retrouvé et l'univers, à son tour, se plissait, s'ébranlait, me secouait dans un séisme salvateur. Au fil de tes apparitions, j'étais là, fragmentée, à me cogner contre le rien et à attendre ce frémissement de tout mon être. Quelque chose, ennemi du rien.

Puis vint le temps où ma bulle effractée me livra à la souffrance, pas encore à l'échange. L'univers devint lumières et ombres, et toujours ce souffle étranger qui me soulevait, encore et encore. Vint le jour où les mots se gonflèrent de leur sens et où mon enveloppe s'arrima, quelque part, non loin de toi. Présence, absence. Présence, absence... Et la machine, dedans, dehors, infiniment.

– Continuez de lui parler ! disait une voix de femme. On dirait que cela la ramène un peu plus chaque jour...

Et la voix d'homme, ta voix si familière, tendue, presque violente :

– Je lui parle chaque jour depuis des semaines. Est-ce qu'elle va vraiment sortir de ce fichu corna ? Annie, est-ce que tu m'entends ?

C'était toi, cette voix qui parcourait l'univers pour se glisser jusqu'à mon néant, c'était toi. Et cette chaleur sur mon corps parcellaire : ta main posée sur ma peau. Les pensées, une à une s'égrainaient et, déjà, j'étais épuisée.

Quitter la confusion, revenir en soi, mais qu'est-ce que soi, allongée, inerte, sur ce lit de Réa ? Qu'est-ce que soi quand la machine va jusque dans mes poumons pour m'insuffler la vie ?

Patiemment, tu parlais. Patiemment. Jour après jour, tu t'asseyais, prenais ma main, la caressais, massais, serrais. Tu t'y agrippais comme à l'espoir de me voir revenir, toi qui avais toujours eu si peur que je parte.

Partir... Les mots giclaient dans ma tête. Peur que je parte... Ils affluaient, les souvenirs, petites choses superflues et impalpables qui se refusaient jusqu'alors... Peur que je parte. Qu'avais-tu fait pour que je reste ? Je peinais à me souvenir...

Assis dans l'ombre, tu récitais la litanie de nos prénoms emmêlés. Tu me parlais de moi, tu me parlais de toi, de nous, de notre amour, du temps perdu qui ne reviendrait plus, des enfants que nous n'avions pas eus.

De temps en temps, ravagé par ta douleur, tu t'effondrais. Prisonnière de mon simulacre d'enveloppe, j'étais bien incapable de me manifester ou de te consoler. Pourtant, les infirmières et les médecins s'étonnaient de mes progrès inespérés.

– Elle réagit à la douleur, c'est bon signe.

Il n'y a que les soignants pour se réjouir d'une chose pareille.

Jour après jour, semaine après semaine, je reprenais possession des copeaux de mémoire vacillante qui flottaient autour de moi. Je m'en remplissais, m'en nourrissais, m'en effrayais. Tu me parlais de notre couple, uni, tellement uni. Et des lambeaux de peur me tenaient lieu de peau retrouvée. Partir, s'enfuir... Peur. Des bribes de lucidité me terrassaient.

Je ne sortais pas du coma. J'y habitais, je m'y lovais, m'y confinai. Ouvrir les yeux ? Pour que tout recommence ? A nouveau, être condamnée à ton amour commué en passion à perpétuité ? Etre ta chose, ta moitié, objet de ta convoitise et de ta jalousie ? Non. Le coma, je m'y réfugiais, à présent. Par crainte de tes cris, tes coups, tes plaintes, tes regrets assenés comme autant de coups de poing. Car tu regrettais, tu regrettais toujours... Tu n'aurais pas dû, tu n'avais pas voulu en arriver là. Tu allais changer. Bien sûr, tu voulais toujours changer. Ça n'arrivera plus, Annie, je te jure ! Je me ferai soigner... Je ferai tout ce que tu veux mais ne me quitte pas !... La litanie des lendemains de sang. Et tu recommençais. Toujours. Les insultes, les cris, puis les coups. Car j'étais coupable, forcément coupable. D'exister, d'être femme et pourtant irréductible à ton désir d'homme. Coupable de penser, de parler, de croire que ma vie m'appartenait. Coupable d'être rétive à tes instincts d'animal possessif que tu déguisais en passion sublime. Coupable de dire non.

Je ne sortais pas du coma. Le coma où tu m'avais poussée. On avait tenté de me sevrer du respirateur mais la partie de mon cerveau qui commandait mon souffle était endommagée. Même si je m'en sortais un jour, je resterais, dedans, dehors, une excroissance de la machine. Alors, puisqu'il fallait demeurer enchaînée à ce lit, j'allais me retrancher dans cet étrange sommeil. Je ne ferais plus un pas vers la sortie. Mes yeux scotchés ne voyaient rien mais, à présent, j'entendais chacun de tes mots, chacun de tes soupirs. Pour la première fois, j'avais prise sur toi. Ta détresse de mari abandonné, je m'en délectais. Tu allais expier, crever de solitude.

Dussé-je persister dans mon silence pour l'éternité.